

L'an prochain à Alger

Temps et Pays dans *Les rêveries de la femme sauvage* d'Hélène Cixous

Charlotte Gehl Rouchouze

Northwestern University

Les rêveries de la femme sauvage d'Hélène Cixous est, en quelque sorte, l'histoire d'un retour au pays natal... mais avec une petite différence. Il n'y a pas de pays natal. Le roman s'ouvre au présent avec un passage en italique qui raconte l'arrivée du roman que l'on a entre les mains. Ou ce qui aurait du l'être.

Tout le temps où je vivais en Algérie je rêvais d'arriver un jour en Algérie, j'aurais fait n'importe quoi pour y arriver, je ne me suis jamais trouvée en Algérie, il faut maintenant précisément que je m'en explique, comment je voulais que la porte s'ouvre, maintenant et pas plus tard...¹

Ce petit texte fait partie d'un plus long texte révélé à la narratrice et noté dans une fureur en pleine nuit. Cela devait être le début d'un roman, longtemps attendu, sur le pays de son enfance. Et voilà, enfin, l'Algérie était revenue, après être restée des années cachée, silencieuse. Les personnages qui ont peuplé les paysages de son enfance avaient enfin réapparu, prêts à divulguer leurs secrets.

Mais une fois le soleil levé, elle constate avec désespoir la disparition de tout son manuscrit à l'exception de ce premier petit paragraphe. Les autres pages, spectrales

¹ Hélène Cixous, *Les rêveries de la femme sauvage : Scènes primitives*, Paris, Galilée, 2000, p. 9.

comme cette Algérie de sa jeunesse et de ses personnages, refusent de se laisser maîtriser. Le temps se suspend pendant qu'elle cherche partout les bouts de papiers, sans succès. Elle explique : « c'est exactement ce qui s'est passé avec Algérie, du temps où j'y vivais : je l'avais, je la tenais- je ne l'avais plus, je ne l'avais jamais eue, je ne l'ai jamais embrassée. » Il s'agit d'une impossibilité à appartenir à ce pays qui est pourtant son pays natal. La narratrice et son frère, enfants d'une mère allemande et d'un père maghrébin, tous les deux Juifs, ne trouvent pas leur place chez eux. Cette impossibilité à appartenir à la terre est représentée de maintes façons dans le texte, les plus frappantes étant les représentations en termes d'hospitalité ratée qui peuvent être trouvées partout dans le roman. Il y a une abondance d'obstacles dans l'espace, de portes, de murs, et de blocages entre intérieurs et extérieurs. Mais plus subtilement, j'aimerais montrer que cette aliénation est figurée comme un décalage, et ceci à la fois dans l'espace et dans le temps. Le pays manque donc de présence en tant que tel, et on peut prendre le mot « présent » dans les deux sens : *ici* et *maintenant*. Dans cet essai, je vais me concentrer surtout sur l'aspect temporel de ce motif textuel.

Cixous se sert donc de métaphores de distance temporelle pour parler de cette distance sociale et émotionnelle. Alors qu'elle était physiquement en Algérie, née même là-bas, son arrivée dans ce pays a toujours été décalée dans le temps, remise à un futur toujours inaccessible. Toute appartenance au pays se situe dans cette temporalité d'attente, au futur antérieur si l'on veut, dans ce texte où le temps et la terre sont perpétuellement « out of step », et où un lien direct avec le sol n'existe jamais au présent. Dans son exil, il s'agit non pas de la nostalgie d'une époque perdue, mais plutôt de la mémoire d'une « nostalgie » d'un futur qui, par définition, ne peut pas se réaliser. J'aimerais arriver à mettre cette notion en dialogue avec certaines thématiques sur l'exil et la relation à la terre qui traversent la pensée juive. On verra que Cixous joue sur ces thématiques-là, et révèle que, pour elle, Alger figurait comme une sorte de Jérusalem. Cela fait que paradoxalement l'Algérie est à la fois la terre d'exil et la terre promise, celle du passé et du futur, mais où le présent occupe une position ambiguë.

Les rêveries de la femme sauvage est un livre traversé d'attente, tout en étant l'histoire d'un retour vers le passé, vers le pays natal. Ce pays natal du passé reste insaisissable non pas parce qu'il est perdu, mais parce qu'il a toujours été insaisissable, remis au futur. Le premier grand épisode de la narration, la première « scène primitive » dont parle le titre, est celle d'un vélo ardemment désiré par la narratrice et son frère, enfants en Algérie. Le lecteur comprend qu'il ne s'agit pas uniquement d'un simple vélo, mais d'un « outil de la conquête du pays », d'une promesse pour le futur. Ce vélo représente la possibilité même de soigner l'aliénation déjà ressentie par ces jeunes qui habitent un pays malade, et dans lequel ils ne trouvent pas leur place. La mère, sage-femme et à l'aise avec son état d'exil, n'a pas pu transmettre sa paix intérieure à ses deux enfants qui se sentent aliénés et rejetés dans leur pays natal.

Mais cet instrument de la découverte ne vient pas tout de suite. Leur mère traîne les pieds, et la livraison du cadeau est retardée, provoquant chez les deux enfants un drame aux proportions énormes. Ils attendent pendant des années, ou ce qui semble être toute une vie pour eux. Cixous présente ce vélo, toujours écrit avec un *v* majuscule, comme une sorte de messie dont l'arrivée va signaler, comme dans le judaïsme, le terme de l'exil, géographique et intérieur.

Et puis, enfin, le vélo arrive. Oui, il arrive, mais ceci dit, il n'accomplit pas son rôle messianique. En fait, une fois le vélo arrivé, une véritable catastrophe se déclenche ; ce vélo inflige une blessure, qui, au moins dans la vie du garçon, restera fraîche et douloureuse jusqu'à l'âge d'homme. En quoi consiste cette blessure ? Sans trop réfléchir aux conséquences dans la vie de son fils, la mère a acheté un vélo de femme pour ses enfants. Un vélo de femme- quelle honte pour un garçon de 13 ans, sur le point de devenir adulte et qui cherche justement à s'intégrer dans une culture qui valorise la masculinité. Et pour la fille, cette terre reste inconnaissable, malgré la présence du vélo, qu'elle ne va utiliser qu'une seule fois.

Les motifs de l'attente et de l'arrivée se multiplient dans le texte : il y a les sorties avec des petites Françaises, tellement désirées par la jeune fille ; la soirée au concert, la

poupée. Même si l'objet est obtenu, il n'apporte jamais vraiment ce qui était promis. Et cette brisure entre le monde désiré et la réalité vécue, entre la narratrice et les objets qu'elle n'arrive jamais vraiment à atteindre malgré les efforts les plus assidus, est figurée en termes de distance temporelle. Sa copine française, bourgeoise et parfaite « était à 200 mètres de chez moi, j'étais à deux mille ans de chez elle...² » Deux mille ans, juste le temps qu'il faut pour la rapatrier dans son Israël ancestral.

Après il y a Aïcha, la femme de ménage de la famille, et celle qui, pour la jeune fille, incarne l'Algérie elle-même. « Aïcha était le pain le gâteau les fruits les puits l'ombre le repos canaan...³ » Et comme Canaan, elle aussi reste insaisissable. Cixous nous raconte l'histoire du jour où la famille, croyant connaître intimement leur employée, apprend qu'Aïcha, s'appelle en fait Messaouda. Ils l'avaient crue présente, connaissable, proche, alors que non, ceci n'était qu'une illusion. Elle avait toujours été loin. Aïcha, comme les autres mais encore plus à cause de son lien symbolique avec la terre Algérienne, est la terre promise, toujours rêvée, jamais accessible. Française pour les Algériens et Juive pour les Français, la jeune fille est étrangère à tous, séparée de tous par des distances intraversables.

On voit petit à petit que l'arrivée en tant que telle est maudite. La seule possibilité d'arrivée en Algérie est la Clinique, où la mère travaille comme sage-femme. « Unique lieu et moment où il n'est point d'autre but pour l'humanité que venir, chose extraordinaire, au jour⁴. » Mais ces lieux et moments de véritable et pure arrivée sont interdits aux propres enfants de celle qui s'occupe de l'arrivée des Algériens. Eux sont laissés perpétuellement en attente de l'arrivée. En réalité ce futur tant attendu ne promet que le malheur. « Nous avons vécu dans la maison comme dans une ville promise à la

² Cixous, p. 122.

³ *Ibid.*, 92.

⁴ Cixous, p. 41

destruction⁵.» Ils attendent soit la délivrance soit la destruction, mais ils attendent toujours.

Cette dynamique de l'attente fonctionne de plusieurs manières dans le texte. D'un côté, elle rappelle de façon très juste ces épisodes d'anticipation intense qui nous affligent quand on est jeunes et qui distinguent peut-être l'enfance autant que les sentiments de sécurité et de stabilité. Dans un certain sens, les jeunes habitent le futur, ce moment où ils pourront recevoir ce qu'ils veulent ou croient vouloir, où ils pourront diriger les choses à leur gré et où ils trouveront un équilibre avec le monde. Le livre est en effet traversé de ce genre d'attente enfantine : un chien, un vélo, un concert, une poupée. Mais pour cette héroïne, « un pays » se trouve aussi sur cette liste, et grâce à l'exil prématuré, aucun équilibre ne sera jamais trouvé avec ce pays natal. Cixous nous invite aussi à interpréter cette attente du pays comme une image de l'attente du père qui ne reviendra jamais. La patrie tant désirée, véritablement le pays du père, serait le père dont la mort a créé un vide inguérissable. Sans doute. Mais l'attente ici incarne aussi une certaine condition d'exil, si bien figurée par certains Juifs de la Diaspora, dans laquelle toute terre d'appartenance, même la première, est, en quelque sorte, une terre promise.

Le messianisme, toujours présent dans le judaïsme, tourne autour de la question du pays et de la terre. Le retour au pays d'Israël est pris comme sa condition première. Le futur messianique signifie d'abord une fin à l'exil, une époque où la terre sous nos pieds retrouvera son sens et où le peuple retrouvera son lien essentiel avec elle. Le grand penseur juif Abraham Joshua Heschel explique cette relation. « The promise of redemption of all peoples involves the presence of this people in this land⁶. » Mais rappelons-nous une vieille blague juive qui raconte l'histoire d'un homme qui a trouvé un travail spécial : Pour un rouble par mois, il est chargé d'attendre le messie à l'entrée de la ville afin de l'accueillir dès qu'il arrive. Un ami lui objecte : « Mais le salaire est

⁵ *Ibid.*, p. 75.

⁶ Abraham Joshua Heschel, *Israel: An Echo of Eternity*, Woodstock, Vermont, Jewish Lights Publishing, 2003, p. 101.

tellement bas ! » à quoi il répond « C'est vrai, mais au moins le poste est permanent. » Cette retrouvaille ultime, cette intimité tant cherchée entre le pays et le peuple n'est jamais, et ne sera jamais, pour maintenant.

Un retour, quoiqu'il soit un thème récurrent dans la culture juive, réside presque toujours dans un futur non-défini, au moins pour les Juifs de la Diaspora. Comme Moïse, on voit cette terre sans pouvoir y pénétrer. A la fin des cinq livres de Moïse, Dieu dit à Moïse, « Tu verras le pays devant toi; mais tu n'entreras point dans le pays que je donne aux enfants d'Israël⁷. » Moïse, celui qui a mené le peuple pendant 40 ans dans le désert, n'a pas le droit d'entrer en terre promise, mais seulement de la voir de loin, et de savoir qu'un jour son peuple y ira. Plus tard, l'histoire de l'exil des Juifs qui fera écho à cette même relation impossible à *Eretz Yisrael*. Le judaïsme tourne autour de la catastrophe de l'exil, définissant à jamais par là-même sa philosophie envers les patries et envers le temps. La véritable patrie se situe soit dans un passé toujours inscrit dans l'exil, soit au futur. Dans une telle perspective, le présent reste entre parenthèses en quelque sorte.

Pour la narratrice de ce roman, l'Algérie est par moment tous les trois : passé exilique, futur promis et présent suspendu. Cette correspondance, quoique modifiée, entre son expérience et celle du peuple juif devient explicite quand elle dit, par exemple, « Je pensais, l'an prochain à Alger⁸. » Au lieu d'espérer, comme font les Juifs à toutes les Pâques, le retour à Jérusalem, elle souhaite le retour à Alger. Malgré qu'Alger soit en même temps une ville infernale pour la jeune fille, il existe un autre Alger, toujours désiré. Cet Alger et ses habitants sont sa Jérusalem à elle, présent tout en étant absent, et séparé par deux mille ans.

Si on considère que le présent implique toujours un certain décalage ou distance, les seuls points d'entrée possibles pour la fille et plus tard la femme qu'elle deviendra, en ce qui concerne cette Algérie sont le futur messianique et le passé exilique. Ceci constitue un paradoxe que l'on retrouve dans le texte :

⁷ Deuteronomy, 32:52

⁸ Cixous, p.126

C'est une curiosité : nous sommes malades d'amour pendant des années nous ferions des folies dans l'espoir de prendre une personne dans nos bras, jusqu'au jour où, après des années cette personne me sort de la tête et tombe dans le passé⁹.

Cet amour dont elle parle, figure sans doute de son amour pour son pays, passe directement de l'espoir au passé, du pas-encore-réalisé au déjà-perdu. Ceci semble constituer une partie de son malaise. « Je souffre d'anachronie¹⁰. » Et encore : « Ou bien c'est la violence de l'anachronie qui nous a tués. Les temps ne faisaient que séparer un par d'interminables traits d'éloignement¹¹. » La relation au temps se situe au cœur des relations humaines, ayant la capacité de réunir et de diviser les gens. Dans ce pays malade, il y a plutôt de la division.

La narratrice se rend compte, comme nous dit Mireille Rosello, que surtout dans cette Algérie coloniale, l'arrivée, l'entrée, la présence, ce sont forcément la conquête, la violence, le conflit entre sexes, races, et religions¹². Pour être présent, il faut entrer correctement, ce qui est à priori impossible dans cette colonie française.

Or cet exil perpétuel, cette impossibilité d'être présent, quoiqu'il soit accompagné de souffrance, n'est pas purement négatif dans l'univers de Cixous. Pourrait-on dire qu'il est des choses qui sont mieux laissées non-réalisées ? Peut-être nous dit-elle que, comme le vélo, l'idée des patries est universelle, potentielle, unificatrice alors que sa réalité est forcément diviseuse, sexuée, particulière. « J'ai la nostalgie de ce qui n'existera

⁹ *Ibid.*, p. 89.

¹⁰ *Ibid.*, p. 142

¹¹ *Ibid.*, p. 155

¹² Voir Mireille Rosello, « Frapper aux portes invisibles avec des mots-valises : la *malgériance* d'Hélène Cixous » dans Lise Gauvin, *Le dire de l'hospitalité*, Paris, Marielle Macé, 2004.

jamais¹³. » La patrie où on appartiendrait vraiment la vraie ouverture à l'autre, ce seraient toujours des buts impossibles de toute façon.

La seule négociation entre ces temporalités se fait dans l'écriture. Il n'y a que l'univers langagier et textuel qui puisse commencer à reconstruire un « chez-soi » et tout le livre est finalement un remplacement de ce qui n'a pas été possible, de ce qui n'est peut-être jamais possible : il s'agit de la récupération des pages perdues, du père, tout comme de la patrie. L'écriture sera une substitution pour une origine toujours déjà perdue. « C'est cette perte irremplaçable elle-même qui allait remplacer les pages dont je n'admettais pas encore la mort¹⁴. » Cette perte est donc, malgré la douleur qu'elle provoque, l'espace même de l'écriture.

Dans ce roman, on peut entendre l'écho de la « promesse » qui traverse l'œuvre de Jacques Derrida. Vers la fin du *Monolinguisme de l'autre*, il dit, « Chaque fois que j'ouvre la bouche, chaque fois que je parle ou écris, je promets¹⁵. » Dans toute ouverture à l'autre, dans tout geste de communication, il y a nécessairement une promesse. Cette promesse rappelle sans doute celle d'un jour où l'exil sera terminé, le temps du retour figuratif à Jérusalem ou bien à Alger. Pour Cixous, la femme, la ville, le père, le pays: tous sont juste au-delà de la portée de la main, sauf à travers la littérature, qui appelle aussi du futur et dont l'appel ne peut pas être refusé. Ceci dit, le texte confronte les critiques qu'on pourrait faire contre ce choix du monde littéraire. Dans l'histoire, ces critiques viennent du frère qui reproche à sa sœur de n'avoir jamais vraiment fait l'effort de connaître l'Algérie. Mais étant toujours désespérée avec le monde tel qu'elle le voit, son espoir doit résider dans la sphère de la littérature, qui exige sa propre promesse.

La temporalité de l'attente habitée par la narratrice existe sur deux plans : l'attente du vélo ou du concert, qui est toujours décevante, mais aussi celle d'une communauté et d'une union avec l'autre, impossibles au Clos-Salembier, mais toujours promises. Le

¹³ Cixous, p. 112

¹⁴ Cixous, p.17

¹⁵ Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996, p. 126.

roman se termine sur une note plutôt positive. « Mais maintenant plus j'en parle et plus j'y reviens surtout avec mon frère, plus je me sens chez moi au Clos Salembier maintenant et rétrospectivement¹⁶. » Elle retrouve enfin un certain lien avec son pays, mais seulement, il faut se rappeler, avec une séparation de 40 ans. Cette fois le décalage dans le temps sera plutôt libérateur et permettra finalement de construire son chez-soi dans le domaine des rêves et des mots.

¹⁶ Cixous, p. 166